

Un conte de Noël
Conseil de famille
Un conte de Noël, France 2008, 143 minutes
Élie Castiel

Number 257, November–December 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45048ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2008). Review of [Un conte de Noël : conseil de famille / *Un conte de Noël*, France 2008, 143 minutes]. *Séquences*, (257), 28–29.



Saisir quelque chose de pur sur le visage

Un conte de Noël

Conseil de famille

Quatre ans après *Rois et Reine* (2004) et une escale dans le documentaire avec l'inédit *L'Aimée* (2007), Aurnaud Desplechin revient à la fiction avec un récit sur la filiation et ses multiples réverbérations. Avec *Un conte de Noël*, nous entrons dans l'univers des rapports familiaux tendus où les non-dits n'ont plus droit de cité, les formules toutes faites ne peuvent plus tenir debout et les règlements de compte finissent par se concrétiser avec rage et détermination. Et autour de cela, un casting de rêve créant comme par magie de purs moments de grâce.

ÉLIE CASTIEL

C'est aussi une histoire de fratrie et de maladie, de mensonges et de révélations, une méditation sur les liens et les affinités de sang et d'amour, une fable aussi sur la résignation, mais surtout une fiction sans aucun doute en partie autobiographique (ça se passe à Roubaix, patrie de Desplechin, qu'il filme avec lyrisme et poésie), assumant avec calme, humour et sens de la retenue son caractère singulier.

Et pourtant, il ne s'agit là que d'un simple récit divisé en huit chapitres, passant de la cellule familiale (*L'Ainée*, *Le Cadet*, *Le Benjamin*) à ses manifestations (*La Lettre*, *Réunis*, *Le Revenant*, *Allégresses* et *Les Adieux*). Quelques jours avant les fêtes de fin d'année, une famille se retrouve dans la maison familiale.

Ce sera sans doute l'occasion de renouer les liens un peu perdus, de soigner des blessures anciennes, d'oublier qu'au nom de la dignité et/ou du manque de responsabilité, on a pu faire preuve de mesquinerie dans le passé. En quelque sorte, de brillants arguments pour la mise en situation d'une fiction à la fois rassurante et, comme la vie, complexe.

Mais ici, une fiction pas comme les autres, notamment en raison de la mise en scène, bousculant adroitement les ficelles sensibles du récit, ne respectant pas le codes du genre (le drame familial), jouant à un jeu de cache-cache avec les codes de la continuité, se permettant sans crier gare des discordances bienvenues. D'où cet engagement à se soumettre

à des mouvements de flux et de reflux, de parallélismes et de juxtapositions. La bande-son elle-même alterne entre musique classique et jazz élaboré, transformant les diverses atmosphères.

Sur ce plan, il n'est pas surprenant que le cinéaste entame le film dans un cimetière où un père ne pleure pas la mort de son fils, mais juge plutôt que cette éternelle absence sera pour lui une renaissance. Fable donc sur une philosophie de la vie et de la mort qui, dans cette séquence sublime, souligne avec une force implacable ce phénomène si souvent essentiel au cinéma : la distanciation.

Avec **Un conte de Noël**, Arnaud Desplechin signe une œuvre majeure où, faisant sans doute face à ses propres démons, il impose la participation du spectateur, le poussant à voir de près l'objet filmé. Les plans ne sont plus de simples captations de gestes et de mouvements, mais suivent ici cette chère notion de la morale que les anciens tenants de la Nouvelle Vague avaient formulé avec tant de passion. Le cinéma de Desplechin justifie sa force et son originalité grâce à son caractère cartésien, si proche d'un certain cinéma français, d'une logique parfois imputoyable qui suscite chez le spectateur un étrange émerveillement de l'âme et de la pensée.

Intentionnellement, de façon rationnelle, le cinéaste embrouille les pistes, sillonne les recoins de chaque scène, se permet des pirouettes dans la mise en situation, déstabilise le regard, pousse avec force et conviction à voir autrement. Il faudra du temps avant que nous nous retrouvions dans cet arbre généalogique compliqué et qui se complique l'existence.

Plus qu'un film sur la cellule familiale, il s'agit d'une fable sur l'altérité, sur ce qui nous différencie les uns des autres, mais qui également nous socialise les uns par rapport aux autres.

À la manière d'un conte, il était une fois Junon (la mère) et Abel (le père) et leurs deux enfants, Joseph, malade, en attente d'une greffe de moelle osseuse, et sa sœur Élisabeth, par malchance non compatible. Le couple décide d'avoir un troisième enfant. On l'appellera Henri, dans l'espoir bien entendu qu'il se substitue au premier qui finira par mourir. Et puis Ivan, un quatrième enfant, le mal-aimé, le rebelle, l'insoumis. Et puis un jour Junon apprend qu'elle est atteinte de leucémie et elle devra, à son tour, trouver un *donneur* dans sa famille.

Stratégie narrative qui donne l'occasion à Desplechin de résoudre les nombreux éléments d'un puzzle psycho-familial d'une étonnante force dramatique. Car ce qui ressemble à un film choral où le tout s'assemblerait dans une finale



La faculté à capter les gestes

flamboyante ne l'est vraiment pas. Au contraire, Desplechin situe ses personnages dans des antres conflictuels, des états de déréliction fugitive d'où ils sortent toutefois indemnes et sans doute enrichis.

Car est-ce vraiment, comme on dit, d'une famille *dysfonctionnelle* qu'il s'agit ? Le cinéaste semble répondre par un non catégorique. Ce qu'il présente, ce sont nos maladroites désavouées, nos imperfections inavouées, nos échanges violents à l'emporte-pièce, ces irrégularités émotives qui finissent par nous déstabiliser, mais en même temps cette volonté instinctive de survie et de rapport à *l'autre*. Plus qu'un film sur la cellule familiale, il s'agit d'une fable sur l'altérité, sur ce qui nous différencie les uns des autres, mais qui également nous socialise les uns par rapport aux autres.

Et puis, bien sûr, il y a ce qui par quoi se définit toute fiction : la faculté du cinéaste à capter les gestes, à saisir quelque chose de pur et de vrai sur le visage de tel ou tel personnage, comme cette séquence où Abel défend son fils au tribunal, ou encore lorsque Junon dialogue avec Henri, ce fils qu'elle n'a jamais aimé. D'une écriture limpide et soignée, au même temps que vigoureuse et sincère, **Un conte de Noël** confirme avec rigueur et intelligence la présence d'un grand auteur.

■ France 2008, 143 minutes — **Réal.** : Arnaud Desplechin — **Scén.** : Arnaud Desplechin, Emmanuel Bourdieu — **Images** : Éric Gautier — **Mont.** : Laurence Briard — **Mus.** : Grégoire Hetzel — **Son** : Nicolas Cantin, Sylvain Malbrant — **Dir. art.** : Dan Bevan — **Cost.** : Nathalie Raoul — **Int.** : Catherine Deneuve (Junon), Jean-Paul Roussillon (Abel), Mathieu Amalric (Henri), Chiara Mastroianni (Sylvia), Emmanuelle Devos (Faunia), Anne Consigny (Élisabeth), Émile Berling (Paul), Melvil Poupaud (Ivan), Hippolyte Girardot (Claude), Sami Guesmi (Spatafora), Laurent Capelluto (Simon), Françoise Bertin (Roseaimée) — **Prod.** : Pascal Cacheteux — **Dist.** : Séville.